
Recensions

Numéro 81, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (81), 97–110.

Début 2010, sinon à la fin de 2009, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages seront présentés lors d'un lancement collectif qui aura lieu en décembre prochain. Les recensions qui suivent ont été préparées par Danielle Shelton (DS) et Danielle Forget (DF). Les membres de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la Société, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue). Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro.

- Acquelin, José.** *L'inconscient du soleil*, précédé de *Chien d'azur*, coll. « Territoires », éditions Les herbes rouges, 2010 / poésie (réédition format poche) 101
- Acquelin, José. « La fin des illusions », *Art le Sabord* 84; « Nihil Obstat Nihil (N.O.N.) », *Art le Sabord* 85 / poésie 100
- Acquelin, José. « La poète, la chouette et l'Indienne », dans « Amérindiens », *Mœbius* 124 / poésie 102
- Allard, Francine.** « Une sorcière venue du Sud », dans « Amérindiens », *Mœbius* 124 / nouvelle 102
- Boivin, Rollande.** *La fille de la louve*, coll. « Les petits loups », éditions Cornac, 2010 / roman jeunesse 110
- Brisebois, Robert.** *Les emballeurs de vide*, éditions JKA, 2010 / roman 108
- Charest, Marie-Josée.** *Rien que la guerre, c'est tout*, éditions Les herbes rouges, 2010 / poésie 100
- Cloutier, Richard.** *Par-delà la correspondance de Nick Willensky*, éditions Eucalyptus, 2010 / poésie, récit, nouvelle 106
- Cloutier, Richard. *L'annuel 2010 de la boîte professionnelle au Canada*, éditions Eucalyptus, 2010 / catalogue 107
- Cloutier, Richard. *Éric Lucas Le gentleman de la boîte*, coll. « Célébrités », éditions Lidec, 2009 / biographie 107
- Descôteaux, Diane.** *Au-delà du décor / Dincolo de decor*, Editura Confluente, 2009 / poésie 99
- Descôteaux, Diane. Dans *Gong* 27 / haïku 102
- Duff, Micheline.** *Au bout de l'exil*, t. 2 « Les méandres du destin », éditions Québec Amérique, 2010 / saga 104
- Mainville, Diane.** « Rupture », dans *Le passeur* 24 / poésie 103

Major, Isabelle. <i>La dame blanche</i> , VLB, 2010 / roman	105
Mathieu, Marie-Sœurlette. Dans <i>Gong 27</i> / haïku	102
Paradis, Louise. « Elle était là, à la fenêtre », dans <i>Le passeur 24</i> / micronouvelle	103
Pelletier, Luce. Dans <i>Anthologie du tanka francophone</i> , Les éditions du tanka francophone, 2010 / tanka	98
Piché, Leslie. « Passage à niveau », dans <i>Le passeur 24</i> / poésie	103
Roy, Réjean (dir.). <i>Les voisins d'à côté</i> , éditions L'arc-en-ciel littéraire, 2010 / nouvelle	109
Roy, Réjean (dir.). <i>Pulsions poétiques</i> , éditions L'arc-en-ciel littéraire, 2010 / poésie, prose poétique	109
Roy, Réjean (dir.). <i>Délice interdit</i> , éditions L'arc-en-ciel littéraire, 2010 / nouvelle, récit	109
Simon, Patrick (dir.). <i>Anthologie du tanka francophone</i> , Les Éditions du tanka francophone, 2010 / tanka	98
Ste-Croix, Mylène. <i>Du plastique dans la tête</i> , Trafford Publishing, 2010 / prose, poésie, aquarelle	103

PATRICK SIMON et LUCE PELETIER
Anthologie du tanka francophone
 Les Éditions du tanka francophone
 2010, 123 p. / tanka



DS

Sous la direction de Patrick Simon, cette anthologie propose 207 tanka francophones de 47 auteurs (qui se présentent), parmi lesquels ceux de deux membres de la SLL : Patrick lui-même, et Luce Pelletier.

L'introduction explique comment l'art japonais a pénétré l'Europe au 19^e siècle. Dans le contexte de l'époque, « le tanka va intéresser les poètes français parce qu'il crée une forme nouvelle du lyrisme par la juxtaposition de deux images, parfois inattendues, qu'il utilise les résonances, l'homophonie des mots, qui s'appuie sur tous les sens, notamment le goût, l'odorat et le toucher » (p. 6, 7).

Un des critères de sélection : des poèmes « qui expriment les sentiments les plus intenses avec une musicalité, une légèreté et une retenue, tout en respectant la forme du tanka » (p. 16). À titre d'exemple, un tanka de Patrick Simon (p. 89) :

*Claire fontaine
 je bois encore ton eau
 le plus lentement
 dehors une ombre rouge
 à la fenêtre d'en face*



DIANE DESCÔTEAUX

Au-delà du décor / Dincolo de decor

Editura Confluente

2009, 78 p. / poésie

En 2008, Diane Descôteaux a remporté en Roumanie, le Prix d'excellence de la maison d'édition Confluente, avec *Au-delà du décor*. Chacun des textes qui composent le recueil avait précédemment été récompensé dans divers concours internationaux. Mise en roumain, l'œuvre a paru dans une édition bilingue. En quatrième de couverture, le Comte Marcello Prunell de la Bisbal louange la poète, on ne peut plus marginale dans notre milieu littéraire contemporain : « ... un air de fraîcheur à la lecture de ces poèmes où tant de vie circule, comme un sang généreux, parfois jusqu'au bord de la trucidance mais furieusement saine et merveilleusement naturelle. »

On y trouve des sonnets, cette forme de poème classique comportant quatorze vers (deux quatrains et deux tercets), mais aussi, genres moins connus, des rondels et des pantoums. Composé de treize vers octosyllabiques répartis en trois strophes, le rondel est un poème construit sur deux rimes et comportant un refrain. Le pantoum consiste en une suite de quatrains d'octosyllabes ou de décasyllabes, où le deuxième et le quatrième vers de chaque strophe sont repris respectivement comme premier et troisième vers de la strophe suivante, le tout dernier vers du poème reprenant le premier.

La poète ne voit pas, dans ces contraintes techniques, un simple exercice de style. Elle s'en sert comme moteur d'une écriture jubilatoire. Voici un exemple de rondel (p. 60).

PERFORMANCE ZÉRO

Ah! combien le talent se gâche
 À force de banalité!
 Assez! Suffit! Que l'on se fâche
 Contre tant de facilité!

Le luth est sans tonalité;
 L'ouvrage, de facture lâche...
 Ah! combien le talent se gâche
 À force de banalité!

Et, d'un homme œuvrant sans relâche,
 Nous dirons, ô fatalité,
 Qu'il nous semble, en réalité,
 Un peu trop axé sur la tâche!
 Ah! combien le talent se gâche...



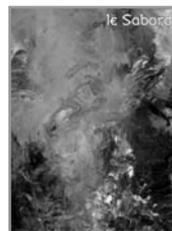
MARIE-JOSÉE CHAREST
Rien que la guerre, c'est tout
 Les herbes rouges, 2010, 72 p.
 / poésie

DS

Une armée, c'est rien « qu'une marche / qu'un pas / devant l'autre / corps penchés » (p. 16), une humanité « en pleine disparition » (p. 11). La guerre, c'est des « mains / qui n'ont rien d'autre à serrer / qu'une arme » (p. 45), puis « des fils de sang » (p. 24). Un champ de bataille, c'est une « étendue de neige fondue / sur des déchets d'automne / au printemps » (p. 13), c'est « des trous / avec rien dedans » (p. 14), « de la fatigue / en forme d'homme » (p. 11). Une ville assiégée, c'est des « adultes / [...] qui rivent le regard », une « femme qui montre du vide / avec ses mains » (p. 22), « des enfants / sur une rue / courant / à grandes foulées » (p. 21) et aussi « une bête amaigrie » (p. 26).

Quelles guerres a vécues Marie-Josée Charest ? Sans doute aucune. Les yeux d'un proche, peut-être... Ou alors ce serait de « l'eau en mémoire » (p. 11) qu'elle tirerait, de façon innée, sa connaissance si intime des apocalypses terrestres, qu'elle photographie, image par image, grâce à un efficace assemblage de mots qui créent un rythme et des effets sonores dramatiques. Bien que l'époque ne soit pas précisée, on voit les conflits du 20^e siècle : asphalte, jeeps, tenues de camouflage, appareils photos, graffitis, « aux alentours nuages » (p. 62), « rien que ça / tout ça / avec des yeux » (p. 33), « pendant que se perd / le bruit / humain » (p. 63).

JOSÉ ACQUELIN
 « Nihil Obstat Nihil (N.O.N.) »
 Art le Sabord 85, p. 37 / poésie



DF

Dans ce numéro spécial de la revue livré au Non, José Acquelin scande, sur un mode libre et dépourvu de rancœur, les futilités d'une quête de vie (« à quoi bon s'épicer puisque tout s'autodévore »), le dérisoire des visées héroïques. Nous accompagnons un regard ; il vient de celui qui sait, de celui qui a traversé le temps (« Disparaître de la scène pour mieux témoigner du rideau que l'on a été »). Aucun pessimisme pourtant ; plutôt, « l'assentiment à la blancheur » comme possible réconciliation des contraires. Et nous le suivons.

Note de l'éditrice. Soulignons la collaboration de José Acquelin au numéro précédent de la revue, sur le thème « Oui » : « La fin des illusions », un poème paru dans Art le Sabord 84, p. 14.



JOSÉ ACQUELIN
L'inconscient du soleil
 précédé de *Chien d'azur*
 coll. « Territoires », Les herbes rouges
 2010, 192 p. / poésie
 (réédition format poche)

Plus que jamais il faut le dire : la poésie n'a pas le sens des mots, mais bien celui du monde.

C'est là où José Acquelin nous convoque dans ce recueil : entre la peau du vent et le battement de l'écorce, il aspire l'énergie. Aller au plus profond de soi, c'est prendre le monde par sa racine, ses germes de présence, les sens en éveil.

Un diptyque d'abord, *Chien et d'Azur*, porté par une musicalité de l'altérité : un *je* qui se regarde à travers un autre temps, un ailleurs bousculant les perspectives (« chaque regard est une question déposée dans notre vide », p. 39). Arrivera-t-il à combler l'incertitude ? Il choisit plutôt d'habiter le mystère, à commencer par celui de l'Autre, chaque fois plus intrigant, en triturant notre fibre intérieure et en nous entraînant d'un vers au suivant jusqu'à *L'inconscient du soleil*.

Le poète nous dit ce qu'il y aurait à comprendre malgré l'évidence, et dans l'évidence où se joue la vie. Il nous dévoile ce qui est, franchit même la limite de *l'encore plus* au point où l'âme ne peut que se laisser guider sur la ligne des arabesques.

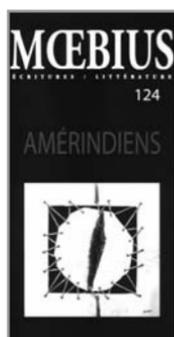
Le trajet est sans destination précise et pourtant il s'y dessine, dans le tournant de chaque parole, un bout du monde auquel il nous convie. Il n'y a d'entendement que le nœud que le poète s'emploie à défaire sans rien briser de la figure originale. Grand magicien de l'incomplétude, le poète trace le chemin d'une ouverture, là, dans l'intemporelle fusion avec la nature, dans le corps à corps entre l'âme et l'esprit, déjà dans la mort sans la craindre.

*me voici donc avec mes imperfections romantisantes
 devant ta tendresse ravageuse imparable
 que je n'invente pas mais qui m'océane ces mots
 comme un poème d'amour jamais écrit
 si je ne t'aime pas je sais que je mourrais très mal
 ce n'est pas un apitoiement ni une hallucination
 de garçon mal choyé la vie me donne tant
 c'est un chant sans âge ni chantage
 qui appelle la vie à être plus*

(p. 102)

Oui, les sens en éveil et la façon unique qu'a José Acquelin d'habiter le monde, devenu poésie de la présence. Mais aussi un lieu sans bornes dans le vertige du soleil, sans ligne d'horizon, un azur à la fois troublant et invitant.

JOSÉ ACQUELIN
« La poète, la chouette et l'Indienne »
p. 35, 36 / poésie
FRANCINE ALLARD
« Une sorcière venue du Sud »
p. 95-101 / nouvelle
dans « Amérindiens », *Mœbius* 124



DS

José Acquelin n'en est pas à son premier texte inspiré par la culture amérindienne. On se souviendra de sa participation au collectif de Mémoire d'encrier, *Amititau ! Parlons-en !* (recension *Brèves* 78). Le voici une fois encore jumelé à Joséphine Bacon, « l'Indienne » aux « yeux mûrs » qui sait « ce que la sagesse ne sait pas ». Lui, le « poète, seul, se sent comme une chouette en voie d'extinction », mais « veillée » et « pas encore déplumée ». Et « même si ça ne paraît pas », il « le tient de source sûre / mais jamais amère // il n'y a pas de poème / sauf la vie » (p. 35).

Francine Allard propose pour sa part un conte où préjugés raciaux et croyances mythiques détournent « le regard de la vérité » (p. 95). Des personnages bien campés : Natsilook, jeune chasseur inuit, « aussi imprévisible qu'un loup affamé » (p. 97); Mayaout, sa mère, qui se méfie de la motoneige, une « machine infernale » (p. 98); une Blanche, Mariella, « sorcière aux cheveux de sang » à l'emploi du ministère des Affaires indiennes (p. 99). Un drame sur le territoire des baleines et des ours polaires.



MARIE-SCEURETTE MATHIEU
DIANE DESCÔTEAUX
dans *Gong* 27, p. 6, 20 / haïku

DS

Huit haïku de Marie-Sœurte Mathieu ouvrent ce numéro de la revue française *Gong* consacrée à la poésie d'inspiration japonaise, lequel rend hommage aux victimes du tremblement de terre en Haïti (p. 6).

*Riz aux pois de grand-mère
Goûter le même qu'hier
Mais se mange en plein air*

On se souviendra qu'en 2009, l'auteure avait fait paraître *Un pas vers la matrice*, un roman dont l'action se déroule dans son pays d'origine (recension *Brèves* 80).

Ce même *Gong* propose, dans un essai sur l'humour, un haïku de Diane Descôteaux (p. 20), originellement paru dans *Regards de femmes*, sous la direction de Janick Belleau, aux éditions Adage (recension *Brèves* 78).



MYLÈNE STE-CROIX

Du plastique dans la tête
Trafford Publishing, 2010, 64 p.
/ prose, poésie, aquarelle

Détentrice d'un baccalauréat en adaptation scolaire, Mylène Ste-Croix enseigne aux enfants en difficulté. Elle a publié, à compte d'auteur, une autobiographie sous forme de récits poétiques et d'aquarelles, une catharsis où l'enfant résiliente devenue femme se libère par bribes d'un passé hanté par l'abandon, la pauvreté, l'abus, la mort. L'écriture est à la fois sensible et forte :

*La voiture est chargée. Je ne laisse aucun souvenir
derrière. Je cache tout au fond de moi. Maman n'aime
pas me voir heureuse, si ça ne dépend pas d'elle.*

Maman n'aime pas, elle se valorise. (p. 20)

Plusieurs exergues, ici et là, jalonnent le parcours.

Je m'habitue à l'idée d'une mort préférable. (p. 16)

*La vie ne meurt pas. / Il n'y a pas de dernière fois. /
Je vois loin... le bleu revient.* (p. 61)

Le lancement, à la bibliothèque Gabrielle-Roy de Laval, en février dernier, a été un succès. L'auteur y a non seulement présenté son recueil, mais elle a exposé ses illustrations et projeté un diaporama sur fond sonore.

DIANE MAINVILLE

« Rupture », p. 29 / poésie

LESLIE PICHÉ

« Passage à niveau », p. 40 / poésie

LOUISE PARADIS

« Elle était là, à la fenêtre », p. 25

/ micronouvelle

dans *Le passeur* 24



Trois membres ont fait paraître des textes dans *Le passeur*, la revue de la Fédération québécoise du loisir littéraire. Diane Mainville met en scène une rupture : « D'un côté de la table / La colère essoufflée / A renversé les mots » (p. 29). Leslie Piché livre « Passage à niveau », un extrait de sa suite *Les Grands chantiers*, dont certains autres ont paru dans *Brèves* 77 et 78. Louise Paradis propose une micronouvelle créée dans un atelier d'écriture de Laurent Berthiaume, à partir d'une phrase de départ imposée : « Elle était là, à la fenêtre... » La conclusion de l'auteure est une trouvaille : « Soudain, elle s'insurgea. Se mit à vivre... mon histoire ! » (p. 25)

MICHELINE DUFF

Au bout de l'exil

t. 2 « Les méandres du destin »

éditions Québec Amérique

2010, 304 p. / roman



DS

Micheline Duff a fait paraître chez Québec Amérique le second tome de sa saga, *Au bout de l'exil* (le premier a été recensé dans *Brèves* 80). Rappelons que l'auteure nous transporte à la fin du 19^e siècle, dans une Nouvelle-Angleterre où l'on prêche les valeurs canadiennes-françaises (p. 23) :

... unissons-nous afin de défendre nos valeurs fondamentales, notre langue qui est la plus belle du monde, nos chères traditions et notre religion détentrice de la vérité.

Nous retrouvons les filles Laurin et leur père, que l'irresponsabilité et la folie mèneront cette fois en prison.

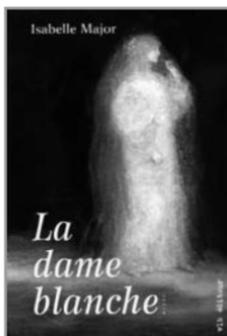
Anne, aux prises avec le souvenir douloureux des agressions de son cousin, s'épanouit professionnellement et trouve l'amour auprès d'un jeune journaliste politiquement engagé.

En deuil, Camille vient vivre auprès de ses sœurs, dans un milieu bien moins protégé que celui qu'elle a connu auprès de ses parents adoptifs, qui en avaient fait une « princesse enfermée dans une tour d'ivoire » (p. 206).

Le souvenir du fiancé de Marguerite, retourné au Québec, pâlit au profit d'une flamme bien plus troublante, interdite. Un imbroglie oblige l'enseignante à chercher refuge à Montréal. L'auteure dénoue l'intrigue amoureuse avec une remarquable ouverture d'esprit. Son anticonformisme ne se cantonne pas aux sujets tabous de la chasteté des prêtres, de l'ostracisation des filles-mères, du contrôle des naissances et de la réussite commerciale de francophones aux États-Unis, elle autorise son héroïne à s'opposer au clergé sur la question de la langue (p. 44).

Les prêtres et les sœurs avaient beau considérer le français comme le gardien de la foi, Marguerite restait convaincue que la survivance des Canadiens dépendait de leur intégration à la société américaine. Ne se trouvaient-ils pas de plus en plus nombreux à y rester pour de longues périodes quand ce n'était pas définitivement? Là seulement, ils pourraient revendiquer leurs droits et jouer un rôle dans l'évolution et la formation du peuple des États-Unis.

L'introduction, dans le récit fictif, de vrais acteurs de l'Histoire, contribue à donner de l'étoffe à la trame romanesque. Il reste que le plus intéressant est Micheline Duff elle-même, derrière ses personnages.



ISABELLE MAJOR
La dame blanche
 VLB éditeur, 2010, 320 p.
 / roman

Premier roman d'Isabelle Major, *La dame blanche* évoque la Nouvelle-France du XVII^e siècle. Des Filles du Roy débarquent dans une Seigneurie fictive, au nord de Québec. Parmi elles, Élizabeth, une orpheline qui entend se marier au-dessus de sa condition.

Lorsque je plongeais mon regard dans mon bagage, ce n'était pas une multitude de souvenirs qui surgissaient en moi... mais de belles espérances. (p. 17)

L'héroïne n'a aucun mal à attirer l'attention du Seigneur, qui voit en elle une femme apte à lui donner une descendance. Un mariage d'arrangement, en somme. Le bonheur ? Tous n'en sont pas convaincus :

– *On t'envierait ta chance ? Je ne suis pas sûre de ça, moi. Parce qu'il fait peur à tout le monde, ton seigneur ! Il y a toutes sortes d'histoires qui circulent à son sujet. Les gens n'aiment pas trop avoir affaire à lui. On dit qu'il commande aux démons. Mais ceux qui peuvent chasser les créatures du Malin peuvent aussi les attirer !* (p. 95)

S'il y a des épreuves, notamment la perte d'un enfant, la lecture nous laisse l'impression d'une vie quotidienne non dénuée d'agréments. Lors de fêtes, on danse et on boit de la bière et du bon vin français. La mode préoccupe les femmes qui portent « à la mi-jambe les robes de tous les jours, c'est plus pratique pour aller aux champs, mais celle du dimanche, [elles peuvent] très bien la laisser longue, c'est même du meilleur goût. » (p. 47) Isabelle Major a aussi trouvé les mots pour décrire les sentiments de la jeune Élizabeth découvrant, sans prudence, les plaisirs de l'hyménée, puis l'éclosion d'un amour sincère.

Pour nourrir son intrigue, l'auteure a récupéré une figure classique du folklore européen, la dame blanche, importée en Amérique avec les premiers voiliers. L'identité de ce type de fantôme est généralement connue des personnes qui les voient fréquemment, de même que les motifs des apparitions nocturnes. Le roman transgresse cette règle : la dame blanche apparaît à la jeune épouse qui ignore tout d'elle, tandis que l'époux directement concerné n'a que ouï-dire de son existence. Cependant, convaincu qu'elle représente une menace, il la cherche nuit après nuit dans les bois. Le dénouement, qui mêle religion, folie et superstition, tient la route et annonce une suite.

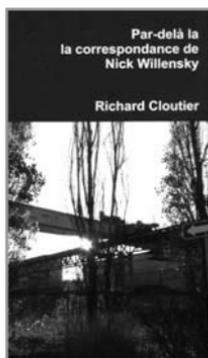
RICHARD CLOUTIER

Par-delà la correspondance de Nick Willensky

éditions Eucalyptus

2010, 80 p. / poésie, récit, nouvelle

DS



Paru chez un éditeur de Laval, le petit recueil de Richard Cloutier, auquel un poème donne son titre, joue le mélange des genres littéraires sans jamais voiler le côté sombre des personnages.

Le dernier texte – mon préféré – ferait un bon scénario de la série de télévision *Au-delà du réel* : intrigué par une tache sur un tableau de maître, un amateur d'art s'infiltré dans le paysage peint et fait une macabre découverte.

Dans deux nouvelles qui se suivent, l'auteur remet en service un personnage d'une œuvre précédente, *Chroniques noires et sanglantes de John Wirdop*. Au Jack Rebel's Club, le tenancier a pour clients des tueurs à gage désabusés, voire désespérés.

L'introspection gagne en force chez Moe Woodland, un brasseur de bière amateur de boxe, hanté par le souvenir d'une femme dont il ignore le destin tragique. Il faut dire que l'auteur, chroniqueur de ce sport de combat, connaît sans doute très bien les milieux qu'il décrit.

Mais c'est le désarroi de Bill Rolosson qui, malgré la brièveté de la nouvelle, m'a le plus touchée, particulièrement cette scène où sa femme est attablée dans la cuisine (p. 35).

Rapidement, Bill Rolosson constate que l'image d'Angie est trop grande. Que sa présence est trop intense. Il panique un peu. Songe au loyer toujours impayé, à son client [dont il doit liquider le frère], puis sans plaisir, reprend la conversation de la veille.

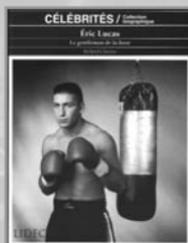
En poésie, je dirais que c'est Jeff Fraser, « long et maigre au bout de la jetée », que l'auteur réussit le mieux à matérialiser en quelques mots simples (p. 29) – mais pourquoi tant de noms anglais ? Un reflet du milieu de la boxe ?

*Jeff Fraser songe à sa voiture
Abandonnée dans un parking
Pudeur du son et des mots
Voilà que commence la débâcle
Elle est violente mais combien belle*

Richard Cloutier a, ici et là, de belles expressions : « des visages ouverts au hasard » (p. 59), « le formidable pouvoir de mutantisme des êtres humains » (p. 37), « mon corps en délibéré » (p. 28). Des mots bien sentis, dans une galerie de portraits saisissants.



RICHARD CLOUTIER
L'Annuel 2010
de la boxe professionnelle au Canada
 éditions Eucalyptus, 2010, 80 p.
 / catalogue



RICHARD CLOUTIER
Éric Lucas Le gentleman de la boxe
 collection « Célébrités »
 éditions Lidec 2009, 60 p.
 / biographie

Centre d'entraînement d'Inter-Box,
 au Centre Claude Robillard, à Montréal.
 PHOTO RICHARD CLOUTIER

Richard Cloutier pose les poings fermés, en position de garde, pour sa photo faisant la promotion de sa biographie du champion du monde québécois de la boxe, Éric Lucas. Pour ces deux hommes, le ring est une passion. Si *L'Annuel 2010 de la boxe professionnelle au Canada* s'adresse à un public ciblé, en revanche la brève biographie de Lucas se laissera dévorer par les intellos que fascinent les univers diamétralement opposés au leur. Le personnage est attachant, il a de la classe.

Athlète sous-estimé depuis ses débuts sur le ring, Éric a néanmoins toujours présenté l'image d'un homme sérieux, discipliné et dédié à son sport. Une image qui tranche nettement avec celle, plus folklorique, habituellement associée aux boxeurs. (p. 34)

Lucas n'est pas sans rappeler le Rocket blessé à plusieurs reprises, qui retourne sur la glace avec détermination. Sur la vie privée du boxeur, l'auteur est d'une discrétion qui risque de décevoir certaines lectrices (les lecteurs pourraient bien ne pas le remarquer). Aucun potin, des faits, des photographies d'archives, une bibliographie (largement virtuelle), un tableau de ses 28 combats marquants, entre 1991 et 2006. Au fil des pages, des noms plus connus dont il n'est évoqué aucun travers : Dave Hilton (que l'on sait emprisonné pour agression sexuelle et dont la famille flirte avec la mafia), Arturo Gatti (mort au Brésil dans des circonstances obscures). Le biographe Richard Cloutier est à l'image d'Éric Lucas : un gentleman.

ROBERT BRISEBOIS
Les emballeurs de vide
éditions JKA
2010, 240 p. / roman



DS

Robert Brisebois¹, qui avait déjà fait paraître deux essais de psychologie populaire, signe un premier roman policier qui ne manque certes pas de péripéties. Le rythme est enlevant. Pas un personnage qui n'ait sa propre couleur. Plusieurs fils conducteurs s'entortillent pour finalement se dénouer à l'américaine, quand l'humour l'emporte sur la morale.

L'auteur manie particulièrement bien la métaphore, comme dans le dialogue entre le prêtre et le mafioso emprisonné :

– Hier soir, commença Marcel, j'ai eu un songe.

– Un songe? Quel genre de songe?

– Eh bien, c'est comme si un grand ange blond était apparu dans ma cellule. Moi, je ne le connaissais pas, mais lui, par contre, semblait bien me connaître.

L'aumônier saisit tout de suite l'allusion à la visite de la veille. Les nouvelles vont vite dans le microcosme qu'est une prison.

– Poursuivez, mon fils, je vous écoute.

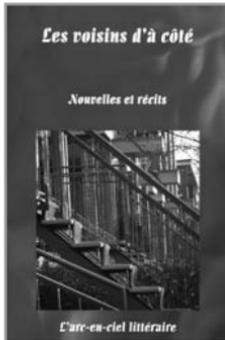
– Cet ange blond me demandait de punir deux petits démons et pour me montrer sa puissance, il fit tomber le feu du ciel sur un temple du péché.

– Je vois. Et qu'avez-vous fait dans votre songe, mon enfant?

– Oh! Mais j'ai obéi, bien sûr. Ce n'est pas tous les jours qu'un ange avec une telle puissance débarque dans ma cellule sans que je sache d'où il vient.

Si, en critique de la société, Robert Brisebois nous met en garde contre les emballeurs de vide, ceux qui inventent des images à partir de rien, il nous prouve qu'il est quant à lui tout à fait capable d'inventer des personnages rocambolesques au service d'une aventure prometteuse qui aurait mérité un travail éditorial plus sérieux. Son talent pourrait bien éclore véritablement dans un prochain roman, voire sur les écrans de cinéma.

¹ La poésie prend le métro, un projet conceptualisé en 2002 par Danielle Shelton et dirigé par elle depuis, doit à Robert Brisebois, alors gestionnaire d'Alstom-Télélicité, d'avoir eu une diffusion exceptionnelle sur les afficheurs électroniques du métro, dont plusieurs membres de la SLL ont bénéficié au fil des ans. Merci Robert, pour ta sensibilité et ta générosité. Merci à Paul et Richard, tes successeurs.



RÉJEAN ROY

Les voisins d'à côté, 194 p.

/ nouvelle, récit

Pulsions poétiques, 142 p.

/ poésie, prose poétique

Délice interdit, 175 p.

/ nouvelle

L'arc-en-ciel littéraire, 2010

Réjean Roy est directeur de L'arc-en-ciel littéraire, un collectif d'auteurs gais et lesbiennes dont les publications sont « le reflet, écrit-il dans une préface, d'une quête de bonheur, d'une recherche constante de l'amour, d'un besoin [...] de [se] sentir acceptés ». Chaque texte, explique-t-il, est une brique d'une construction encore aux fondations, mais déjà solide. Trois nouveaux titres ont paru en 2010, tous disponibles chez Ménage à trois, la librairie du Village, à Montréal.

Réjean Roy signe quatre des nouvelles et récits du recueil *Les voisins d'à côté*. Un cadre a été imposé aux auteurs : un immeuble à condos du quartier gai montréalais. Une bonne idée qui lui a inspiré cette remarque : « Comme quoi il est plus facile de tolérer les commérages des voisins que d'accepter les confidences de ses propres amis. » (p. 94) Et cette autre : « Après tout, fréquenter le quartier Centre-Sud, c'était comme visiter une autre planète. » (p. 90) Les personnages, ambigus à souhaits, servent la verve de Réjean Roy, notamment dans « L'imposteur », où un danseur croyant reconnaître un ancien amant révèle innocemment un secret de famille. Dans « La cravache », une étude de mœurs sur les apparences, l'auteur cite Gide fort à propos : « Il est des modes jusque dans les façons de souffrir et d'aimer. » (p. 137)

Dans le collectif *Pulsions poétiques*, la contribution littéraire de Réjean Roy se manifeste par la republication d'une prose poétique parue en 1993 aux éditions du Grand-Pré, texte pour lequel il avait reçu le Prix Docteur René J. Fournier 1995. Comme le notait si justement le premier éditeur, « *Les ombres de minuit* est d'un lyrisme intense ». Par exemple : « Puis, un jour, je deviendrai pendule. Pour me taire, tout simplement. » (p. 129) Suit un bref poème, « Loin de celui que j'aime... », à la fois complainte et lettre d'amour, hésitation entre « le néant » et le « tragique désespoir » (p. 142).

Délice interdit est quant à lui un recueil de nouvelles érotiques de trois auteurs. Réjean Roy y signe neuf textes dont certains ne manquent pas d'humour. Dans ma préférée, « La motocyclette », un gai s'achète une Harley Davidson et devient très populaire, non pas parce qu'il séduit au volant de l'engin mythique, mais parce que plusieurs beaux gars la lui empruntent, et le remercient... en nature.

ROLLANDE BOIVIN

La fille de la louve

collection « Les petits loups »

éditions Cornac

2010, 175 p. / roman jeunesse



DS

Rollande Boivin a grandi au Lac-Saint-Jean, aux alentours de Mashteuiasth, la réserve des Innuatsh (les Montagnais), qui se trouve elle-même près de la réserve faunique Ashuapmushuan. Elle écrit souvent sur cette culture dont elle a été imprégnée dans l'enfance. Brèves a recensé, dans son n° 78, *Les mocassins de Neka* et, dans le n° 77, *Le tambour à la tortue*. D'un niveau de lecture très facile, son nouveau roman jeunesse a été inspiré par une histoire de chasse d'un Montagnais. Le format du livre, sa mise en page sont agréables et les illustrations de Anne-Marie Bourgeois, de belle qualité. Bémols : les pages 136 et 137, dont le centre de l'image et du texte se perdent dans l'épave ; quatre notes en bas de page qui aurait eu avantage à être intégrées au texte. L'éditeur, Cornac (nouveau nom du Loup de Gouttière), avait déjà cinq des titres de Rollande à son catalogue.

Parti en forêt trapper et prélever de l'écorce de bouleau pour des paniers, un couple de Montagnais découvre une enfant dans la tanière d'une louve. Il l'appivoise, la nomme Mahikan (« mangeuse de poisson cru », p. 86), s'y attache, pendant que le Conseil de bande recherche la famille de la fillette.

L'écriture se teinte ici et là de poésie : « Un peu de rose barbouille le ciel, est-ce la couleur de l'amour ? Du gris au bord de l'horizon. Est-ce la couleur du doute ? » (p. 12) Et aussi de notes autochtones : « À ses pieds, une sanguinaire ! Une fleur dont on utilise la racine pour les maquillages de guerre et de fêtes. » (p. 16) « ... une robe en peau de chevreuil qu'elle a brodée d'oiseaux et de fleurs avec l'aide de sa mère » (p. 29) « Et voici le cadeau de notre ancêtre, déclare-t-il en déposant à côté de la bannique, un pot de graisse d'ours aromatisée aux bleuets. » (p. 33) Mes propres souvenirs se réveillent, j'ai travaillé dans cette réserve, et comme « jolie perdrix » (la fiancée autochtone, p. 22), j'y ai cueilli « des cèpes », mangé « des framboises et des quatre-temps, une sorte de bonbons des bois, rouges avec la chair blanche. » (p. 48) Les mythes survivent : « Le Loup a appris aux humains à chasser et à prendre soin de la famille. » (p. 57) « ... l'Ours est notre grand-père » (p. 33) Si les Montagnais ont des prénoms de Blancs, chantent des berceuses de Blancs, prient le Dieu des Blancs, ils remercient de ses bienfaits le Grand Manitou des étoiles et de la lune, des plantes et des loups... Leur savoir-faire se transmet de génération en génération, mais c'est en moto ou en camion qu'ils se rendent sur leur territoire de chasse.